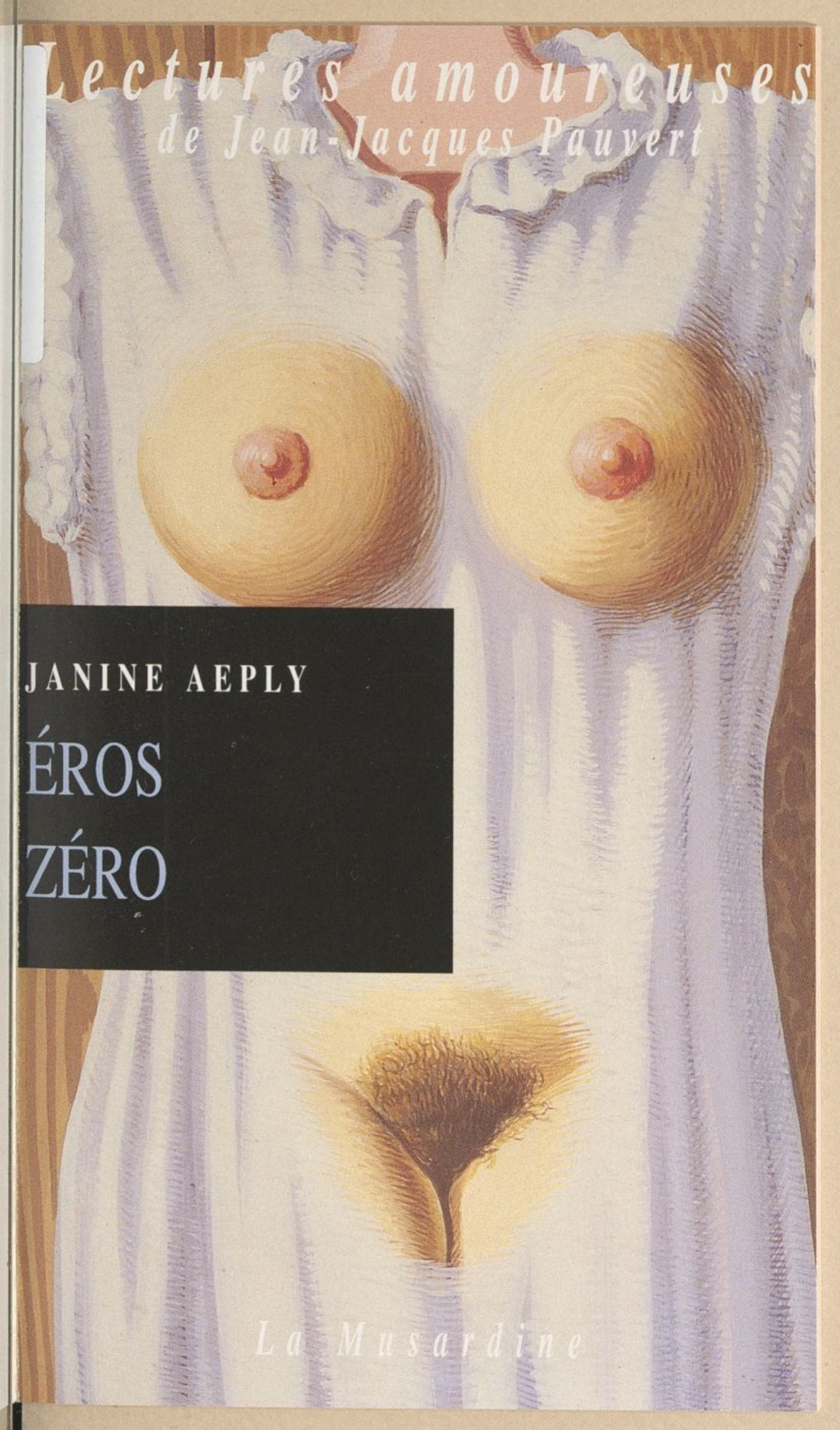
Lectures amoureuses
de Jean-Jacques Pauvert



JANINE AEPLY

ÉROS ZÉRO

La Musardine

02304959 3
825
05/11

ÉROS ZÉRO

16
DIJON
7508

Collection
Lectures amoureuses de Jean-Jacques Pauvert

Titres disponibles :

N° 1 – Anonyme, *Ma vie secrète T.1, Premières armes de Walter*

N° 2 – Friedrich-Karl Forberg, *Manuel d'érotologie classique* précédé de *La Porte de l'âne*

N° 3 – Françoise Rey, *Des camions de tendresse*

N° 4 – Pierre Louÿs, *Histoire du roi Gonzalve et des douze princesses / Pybrac / La Femme*

N° 5 – Anonyme, *Confession sexuelle d'un anonyme russe*

N° 6 – E.T.A. Hoffmann, *Sœur Monika*

N° 7 – Gérard Zwang, *Le Sexe de la femme*, nouvelle édition augmentée

N° 8 – D. A. F. de Sade, *La Philosophie dans le boudoir*

N° 9 – (Pigault-Lebrun), *L'Enfant du bordel*

N°10 – Henry Miller, *Opus pistorum*

N°11 – Joë Bousquet, *Le Cahier noir*

N°12 – Anonyme, *Ma vie secrète T.2, Servantes et filles de ferme*

N°13 – Janine Aeply, *Éros zéro*

BIBLIOTHÈQUE DE FRANCE NATIONALE

Janine AEPLY

ÉROS ZÉRO

La Musardine

Si vous désirez être régulièrement tenu au courant de nos publications, écrivez-nous :

LA MUSARDINE
libraire/éditeur

122, rue du Chemin-Vert - 75011 Paris

DL- 2 0 10 1997 38702

En couverture :
La philosophie dans le boudoir,
1948, René Magritte.
© ADAGP, Paris 1997.
Photo : Giraudon.
Maquette : Dominique Dupré.

TEXTE INTÉGRAL

© Mercure de France, 1972.
ISBN : 2-84271-011-8
ISSN : 1275-1065
RC Paris B 320 441 660

PRÉSENTATION

Éros zéro *est un livre à l'image de sa narratrice: à la fois offert à tous et fermé sur lui-même. Un texte tout entier tendu vers l'expression constante d'une sensibilité érotique aiguë et sans relâches, mais toujours tenue en main dans les rênes d'un langage qu'on peut dire, à la lettre, châtié. Durement élagué des excès de cet exhibitionnisme verbal qui trop souvent tient lieu de matière érotique dans bien des textes (et surtout de nos jours), comme de la crudité qui peut faire pourtant le charme de certains autres. Nous sommes aux extrêmes antipodes d'un Miller, par exemple.*

*Ce qui n'est une réserve ni pour l'un ni pour l'autre, l'expression littéraire de l'érotisme pouvant être, contrairement à ce que pense le vulgaire, d'une fort grande variété (on peut le constater dans l'*Anthologie du coït *de Mathias Pauvert, chez le même éditeur).*

*Il ne serait pas plus utile qu'opportun de donner ici trop de renseignements sur l'auteur caché d'*Éros zéro, *dont on peut seulement estimer que, selon toutes probabilités, il ne s'agit pas d'un homme usant d'un*

pseudonyme féminin. Une légende parisienne, que nous rapportons sous toutes réserves, affirme que cette femme authentique était l'épouse d'un peintre français aujourd'hui disparu mais célèbre, après bien des années d'une notoriété limitée à très un petit cercle. Qui comptait pourtant de grands noms, comme celui de Jean Paulhan ou celui de Georges Bataille.

On a colporté aussi que ce peintre lui-même, ayant dit-on des habitudes amoureuses un peu particulières, en aurait fait largement, si l'on ose dire, profiter sa compagne. A moins – et ce serait plus juste –, d'estimer que c'est lui qui profitait de ses activités sexuelles à elle. Dont il aurait été, toujours d'après la rumeur, l'ordinateur, mais non le participant: seulement un spectateur privilégié.

*On nous pardonnera ces périphrases, mais on comprendra qu'il est difficile aujourd'hui d'en évoquer davantage. Sinon qu'on aura compris que la plupart des épisodes d'*Éros zéro *peuvent avoir pour certains lecteurs un fort parfum d'autobiographie. Amenée ainsi devant le carrefour foisonnant des expériences érotiques, il se pourrait que la narratrice de ces récits ait pu être tentée d'en explorer d'elle-même diverses voies. Mais on dit tant de choses...*

*Et puisque l'on évoque les relations, le patronage, on s'autorisera à souligner encore ici que ce petit livre, publié tout à fait discrètement aux Éditions du Mercure de France il y a tout juste un quart de siècle (sans doute sur la recommandation de Dominique Aury) et passé fort inaperçu, me fut tout de même recommandé à l'époque par Pauline Réage elle-même, l'auteur d'*Histoire d'O, *et que je ne manquai pas, l'ayant lu, de lui réserver une place dans mes choix érotiques.*

Ce qui tout naturellement devait l'amener à figurer

*dix ans plus tard dans l'*Anthologie historique des lectures érotiques *(tome III,* D'Eisenhower à Emmanuelle*). Où j'écrivis que « Janine Aeply » réussissait (je citais* Alice's paradise*)*

« à écrire l'érotisme comme son héroïne le pratique, sans se livrer trop, avec un style personnel, léger, retenu, où le sourire flotte comme celui du chat de l'autre Alice ».

Et je disais encore qu'elle était certainement responsable du texte que l'éditeur imprimait sur la quatrième page de couverture, (« et qui lui ressemble »*) :*

« Éros zéro. Éros, c'est zéro. C'est Zorro : beaucoup de bruit, et puis rien. Comme les rêves: des images, des choses, des aventures – on en voit. Vous voulez retenir, analyser: ça ne veut rien dire. Mais on meurt de ne pas rêver... L'érotisme, c'est pareil. Monstrueux ? Peut-être. Ou tout simplement quotidien. Ou les deux. Le degré zéro de l'amour, le degré zéro de l'écriture ».

Quelque chose, en somme, qui s'apparenterait assez à ce texte splendide et tout aussi méconnu (mais que nous rééditerons assurément un jour dans cette collection de Lectures amoureuses) : Roger ou les à-côtés de l'ombrelle*, jadis parfaitement présenté par Annie Le Brun.*

Avec cette différence essentielle pourtant: que Roger... *évoque d'une plume légère et comme vaporeuse ce que l'on appelle vulgairement « les hors-d'œuvre de l'amour », alors que généralement on en trouvera dans* Éros zéro *tous les plats de résistance ; et je recommande de nouveau à ce titre particulièrement*

Alice's paradise, *qui est en somme la description pure et simple – mais dépourvue tout à fait de ce qu'on estime souvent «un mot de trop » –, la description donc de ce que l'on nomme avec un tout autre vocabulaire « une partouze », et dans un de ces lieux désignés aujourd'hui comme « échangiste ». Rien n'y manque, et pourtant le récit, fort minutieux, de la soirée se déroule sans que l'on en perde rien, mais dans des termes qui en auraient pu permettre la lecture à haute voix dans un sévère pensionnat de jeunes filles du siècle dernier.*

On verra que la tension érotique ne s'en trouve nullement diminuée, bien au contraire.

JEAN-JACQUES PAUVERT

« Aimer sans foutre, c'est peu de chose.
Foutre sans aimer, ce n'est rien. »

JEAN DE LA FONTAINE

Alice's paradise

Alice surveillait la route, à vrai dire l'apprenait, pour ne plus dépendre d'un accompagnateur et se rendre seule au Paradis. Les Américains la gênaient. Eux s'étonnaient d'être sortis de Paris. Dans la nuit, avec les deux rangées d'arbres qui s'inclinaient au passage, la route devenait un chemin perdu de campagne en France, alors qu'il n'en était rien et que si quelques arbres reliaient une banlieue à une autre, simulant une forêt, on ne quittait pas les agglomérations. Quant à la France, cela allait de soi, Alice n'y avait jamais songé. Il fallait ce couple d'étrangers pour l'y avoir emmenée en touriste. Le parcours devait être simple, mais avec ces gens qui commençaient à s'inquiéter et cultivaient leur peur, les distances s'allongeaient. Ajoutée à cela toute l'attention qu'Alice lui portait, la route en était raide. Les tournants devenaient une épreuve, les croisements un problème à solutions multiples. Droite, droite, gauche, tout droit. Il importait de ne pas intervertir à l'avenir les indications sauf pour le retour. Un miroir dans la tête ferait l'affaire. Alice le pressentait, elle repartirait seule.

Quand la route s'éclaira à proximité d'une station-service, Alice sut qu'ils étaient arrivés. Une clé, un mot de passe ? Non. Il suffisait d'ôter sa culotte, rite

auquel Alice préférait sacrifier dans la voiture. Ce fut vite fait, sans ostentation. L'Américain à côté d'elle n'eut pas le temps d'en faire une histoire. Alice mit la culotte dans la poche de son imperméable. Elle était sûre de l'y retrouver avant de repartir. Au moment d'ouvrir la portière, l'homme réalisant enfin tenta de l'embrasser. La culotte avait fait son chemin. Alice repoussa cette manifestation qu'elle jugeait intempestive ; on n'en était plus là. La femme devant avait des difficultés. Le conducteur s'efforçait de l'aider, ce qui compliquait tout. Un collant justement nommé pour tout dire. Ses pieds nus remis dans des chaussures à hauts talons la faisaient boiter comme une petite fille qui expérimente les souliers de sa mère. Alice dut soulever sa jupe et lui montrer ses bas à jarretières noires qui la gardaient d'un déshabillage plus poussé. « Très confortable », s'exclama la femme jaugeant l'uniforme.

A l'entrée du Paradis on avait vaporisé un peu de ciel bleu malgré l'obscurité. Il sortait d'un tube qui illuminait l'enseigne. Un nuage de ciel, pas davantage. Un ciel poudreux. Alice se souvint d'une visite, l'occasion ne lui revenait pas, où, avant de pénétrer, dans un hôpital peut-être, on poudrait ceux qui entraient avec une sorte de sulfateur. Après cette purification, quand on poussait la barrière de bois peinte en blanc, une clochette de pâturage faisait apparaître une tête contre la porte vitrée qui diffusait une lueur de forge ou d'enfer. L'intérieur était noir et rouge. Et chaud. La fumée ternissait l'obscurité. Après avoir un peu suffoqué, assourdi par le bruit, on se retrouvait banalement dans un bar semblable à n'importe quel autre avec une machine à musique qui hachait dans un coin des notes mêlées de grincements. « Du Bach arrangé en jazz. » Au

moment où lui chuchotait ces mots un personnage inconnu en pull-over de soie blanche, Alice aperçut tout contre la machine un spectacle insolite. Une vieille dame d'allure respectable, très naturelle en vieille dame, sans le moindre artifice en vue de se rajeunir ou de paraître une vieille dame, une vieille dame tout simplement, cheveux blancs massés en chignon, robe noire stricte, silhouette svelte il est vrai, une vieille dame qui dansait le jerk. La vieille dame indigne, traduisit Alice. Le spectacle dépassait l'étonnement, creusant un vide de quelques secondes dans la tête, tout pouvant alors arriver à l'exemple de Bach jazzé et d'une aïeule pin-up. Un souvenir sans date se présenta à l'esprit d'Alice : un homme dormant sous la pluie dans une chaise longue. Elle voit encore la chemise blanche collée à la peau et devenue transparente, une lueur rose la traversant comme si la peau pouvait être rose, ce qui n'arrangeait rien. Les mèches noires pointaient sur le front et les tempes ; l'eau en coulait goutte à goutte, le gros plan de gouttes filmées au ralenti venant se cadrer à l'arrière-plan de l'averse serrée. Dans ces états de stupidité, le plus simple est de décider qu'on rêve et d'essayer de rectifier l'optique à l'aide du premier raisonnement venu. Supprimer ou le sommeil ou la pluie. Cette dernière ne cessant pas malgré l'ordre mental qui lui avait été transmis, il n'était resté que ce constat : il est mort. Vérification faite l'homme était ivre-mort. La vieille dame se portait bien et dansait sur un rythme endiablé. Un disque à dents de scie tournait à la verticale.

Dans un bar, il convient de boire. Alice s'approcha d'un tabouret et se hissa avec peine, la hauteur lui paraissant inaccoutumée, à une échelle légèrement

supérieure à ce qu'elle attendait, comme si c'était la première fois qu'elle tentait de s'asseoir sur un siège de cette sorte. Alice avait pourtant de longues jambes, à l'américaine, se plaisait-elle à répéter. Le tabouret était largement percé d'un cœur. L'usage de ce cœur se révéla aussitôt. A peine installée, Alice sentit qu'un animal se promenait sur la partie charnue de sa personne qui bouchait le trou du tabouret. Un animal ? plusieurs animaux parqués sur cette zone de sa peau et qui se bousculaient à la recherche d'un orifice où aller se cacher. Réflexion faite, c'était plus animal qu'un animal ne se permettait d'être. Alice se rappela le mouvement rapide et précis de certains insectes munis d'une trompe raide qu'ils plongent dans le cœur des fleurs. Un ou deux coups de vrille, l'insecte passe d'une fleur à l'autre. Scientifique, glaçante, cette technique de l'instinct. Ici au moins, les gestes étaient maladroits. C'était tout un art.

S'abandonnant aux doigts qui la fouillaient, Alice se rêvait fleur, corolle jaune étalée pour cacher le tabouret. Mais rares sont les fleurs tombantes, dans les sous-bois et qu'il faut prendre à revers. Elles préfèrent se tendre vers la lumière, taches colorées, visibles de loin, odorantes, ajoutant au velouté de leurs pétales le goût sucré de leurs organes. Et qui sait si elles n'émettent pas des sons inaudibles pour nous autres humains ? Alice rêvait dans sa floraison triomphante d'un renversement de situation. En l'occurrence le tabouret basculé et la féminité d'Alice à l'endroit, ouverte au cœur de sa jupe. Poussant sa rêverie plus avant, quoi de plus triste, se disait Alice, qu'un couple seul dans un coin, qu'une pièce fermée, qu'un lit sanglé. Une place publique pour orgie officielle, un printemps de tableau où se réunis-

JANINE AEPLY

ÉROS ZÉRO

Épouse d'un célèbre peintre français, la femme aujourd'hui disparue qui écrivit *Éros zéro* avait connu, on va le voir, une existence érotique des plus riche. Car ce n'est pas une révélation pour certains, les aventures rapportées ici ont toutes été vécues.

L'intérêt du livre n'est d'ailleurs pas là. On le trouvera bien plutôt dans le récit d'expériences d'une grande audace traversées par une sensibilité féminine presque prude, et rapportées dans une langue qui tire sa puissance d'évocation de l'emploi de termes neutres et comme détachés de leur sujet. Ainsi, on ne perd rien d'une soirée dans un établissement « échangiste » bien connu, mais on pourrait en lire le récit à haute voix dans un sévère pensionnat de jeunes filles.

Chaudement recommandé par l'auteur *d'Histoire d'O* elle-même à Jean-Jacques Pauvert, ce livre méconnu du grand public et disparu des librairies mérite bien de trouver une place privilégiée dans la bibliothèque amoureuse de tout véritable amateur.

Une collection dirigée et présentée par Jean-Jacques Pauvert

9 782842 710118

cat. C

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE

3 7531 00067265 0

57 7267 8

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XXe siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012.

Avec le soutien du

CNL Centre national du livre